

Phu-truong bang chú' Pháp. — Supplément en français

L'HOMME MODERNE

M. Fortunat Strowski, le savant éditeur de Montaigne et de Pascal, a publié chez Grasset un fort intéressant essai sur « L'homme moderne ». Il faudrait peut-être dire l'homme de demain, car cet homme moderne qu'il nous décrit n'est pas encore celui d'aujourd'hui, à peine dégagé de cette « domination de l'usine » qui est la caractéristique de la « civilisation industrielle » de notre époque.

Le livre de l'éminent professeur est donc en partie une anticipation. En partie seulement, car pour le reste il constate l'état actuel dans lequel il trouve déjà des indices d'un ordre de choses meilleur, d'une humanité plus saine et plus « spiritualisée », selon sa propre expression.

Car M. Strowski est optimiste. Contrairement à beaucoup d'autres auteurs qui ne parlent du malaise dont souffre notre époque que pour en tirer les plus sombres pronostics pour l'avenir, il voit dans le déséquilibre actuel l'annonce d'un équilibre prochain.

Nous assistons, selon lui, à une « révolution » profonde qui modifie les rapports de l'homme et de la nature, change la face du monde, marque la fin d'une civilisation et l'aube d'une humanité nouvelle, vraiment moderne, vivant dans la paix et la sérénité d'un « humanisme intégral ».

« C'est une révolution de ce genre, dit l'auteur, que ce livre veut dénoncer pour aider les hommes dans la mesure la plus modeste qui soit à comprendre les causes de leur malaise et à accepter avec courage les perspectives d'ailleurs très belles de l'avenir ».

Mais en attendant cet avenir très beau qui s'ouvre devant lui, l'homme moderne souffre d'un malaise indéniable, de cette « inquiétude » vague et profonde à la fois dont parlait Pascal et qu'il représentait comme l'état propre de l'homme.

« Chacun, en soi, et vis-à-vis de soi se tourmente et va du sentiment de l'insécurité au sentiment de l'ennui ».

Et quelles sont les causes de ce tourment, de cette inquiétude ?

En ce siècle positif où nous sommes, cette inquiétude ne saurait être d'ordre métaphysique ou ontologique et se traduira par cet effroi dont furent saisis nos pères devant le spectacle de l'infini ou les tourments de l'âme à la recherche de son principe.

« L'homme moderne a si exactement rabaisé les religions et les croyances au niveau de

l'hygiène et de l'économie politique, qu'il ne saurait plus éprouver qu'en surface les tourments de la conscience pure et l'effroi de la Destinée. »

Ces souffrances purement morales sont volontiers considérées comme des vestiges d'une époque révolue où l'humanité se plaisait encore à s'embarrasser des scrupules ou des préjugés de l'âge théologique. Le *silence effrayant des espaces infinis* devant lequel tremblait Pascal ne donne plus à nos contemporains aucun vertige.

« Mais ils sont tous perdus s'ils sortent de ces notions simples que l'argent est l'argent, que le plaisir suffit à écarter les peines de la vie et qu'à la fin, avoir son nom gravé sur une plaque pour quelque générosité posthume immortalise la plus basse existence et justifie la plus sottise vanité ».

Ce n'est pas que l'homme moderne vaille moins moralement que l'homme ancien. Son potentiel moral est toujours le même. « La race des hommes n'a rien perdu en force et en savoir ». C'est une erreur de croire qu'il y ait une décadence quelconque. Cette décadence n'existe que dans l'imagination de ceux qui, incapables de s'adapter à un ordre de choses nouveau, sont prêts à maudire cet ordre de choses et à lui préférer le passé, qui, parce qu'il est le passé, se pare de tous les attraits qu'on refuse au présent. L'homme d'aujourd'hui ne vaut ni plus ni moins que ses aînés ou ses pères. Sa qualité humaine n'a point baissé ; elle a même augmenté à certains égards. Mais il est en train de vivre une époque prodigieuse ; il est en train de vivre une *révolution* dont il n'arrive pas encore à « réaliser » toute la portée et toutes les conséquences.

« Le vrai, c'est que la créature humaine se trouve dans la situation d'un voyageur sur de hauts plateaux entourés d'orages. Elle est en train de vivre une révolution et elle a le vertige. Elle a le mal de la haute mer. »

Quelle est cette révolution qui donne ainsi à l'humanité le vertige des immensités et des hauteurs ?

« Depuis dix ans, la science, l'industrie, l'organisation sociale, les méthodes de travail mettent à la disposition des hommes des puissances nouvelles et indéfiniment accrues. Le genre humain se trouve le maître de forces dont il peut disposer sans contrôle et qui lui permettent de satisfaire

à tous ses besoins et à tous ses caprices. Il ne s'en rend pas compte d'une façon assez claire pour s'orienter dans ce monde nouveau. Il n'y est pas préparé, il tremble devant ses responsabilités comme un enfant à qui l'on confierait toutes les manettes d'une formidable usine.

Pour bien comprendre cette révolution et ses conséquences vraiment formidables, il faut se remémorer les différentes étapes de l'évolution du monde moderne.

Cette évolution commença au moment où l'homme n'éprouvait plus devant la nature cet effroi paralysant qui a donné naissance aux premières religions, et, s'avisait de la scruter pour en connaître les secrets, de la soumettre pour en exploiter les forces.

Depuis ce jour, « l'idée de notre mère nature a tout perdu de sa grandeur et de sa majesté. Elle n'éveille plus de craintes religieuses. Semblable jadis à un vieux château d'autrefois, plein de revenants et de bruits de chaînes, elle n'est plus qu'un *building* sans détours et sans ténèbres, dont un balai mécanique nettoie chaque matin les moindres recoins ».

Cet affranchissement de l'ombre des puissances naturelles et supranaturelles, — ces dernières n'étant que l'exagération, la sublimisation ou la divinisation des premières, — marquait la première étape décisive de l'évolution de l'humanité dans le monde moderne et la différenciation de celui-ci d'avec le monde antique.

Désormais affranchi de toute superstition moyennâgeuse et de tout préjugé ontologique, l'homme poursuivait avec ardeur la prospection de la nature et son exploitation méthodique. Pour se faire aider dans cette entreprise, il inventa la machine.

Celle-ci était pendant longtemps la « machine-muscle », c'est-à-dire un succédané de la force musculaire de l'homme, productrice d'énergie. Cette « machine-muscle » qui domine encore notre civilisation industrielle est inséparable de l'homme ; elle est de la force humaine mécanisée. Créée par l'homme, elle finit par commander à l'homme qui devient son serviteur, son esclave. Elle institue la dictature de l'usine et l'asservissement du travail. Elle est une des causes, sinon la principale cause du déséquilibre moderne.

Mais la « machine-muscle », dont le prototype est la machine à vapeur qui consomme du charbon extrait des mines par le travail de l'homme et donc ne fait qu'utiliser la force humaine, la « machine-muscle » évolue elle aussi et devient la « machine ou-til » ! Celle-ci n'est plus de la force humaine rendue mécanique, elle n'est qu'un instrument entre les mains de l'homme, un instrument pour créer la force, pour l'extraire de la na-

ture dans ses sources les plus subtiles et les plus inépuisables. Le type de cette nouvelle forme perfectionnée de la machine, c'est le moteur, c'est la dynamo et les principales sources d'énergie naturelle mise à l'entière disposition des hommes, c'est l'électricité, c'est le pétrole.

« La machine moderne est ainsi le contraire de la machine d'autrefois. Elle n'utilise pas la force humaine. Elle ne demande pas à l'homme de lui fournir l'énergie, elle l'apporte. Pour la première fois depuis que le monde est monde, la machine crée la force. A la vérité, elle ne crée pas au sens absolu du mot, elle l'emprunte, mais d'une façon créatrice. C'est à la nature qu'elle emprunte les énergies inépuisables qu'elle nous livre souples et dociles... »

Cette transformation de la machine qui utilise la force de l'homme en machine qui fournit à l'homme la force dont il a besoin, voilà la révolution qui s'opère sous nos yeux et qui est en train de modifier la face du monde.

L'exemple le plus frappant de cette transformation, c'est la vogue de l'automobile, en attendant celle de l'avion. « C'est l'automobile qui a véritablement donné à tous les hommes, individuellement comptés, le privilège de la vitesse... Et la vitesse a vraiment changé la face de la terre. Elle a renouvelé toute notre esthétique, tout notre plaisir à vivre. »

En effet, notre esthétique, comme d'ailleurs notre éthique, a reposé jusqu'ici exclusivement sur le sentiment de l'immobilité, de la stabilité ; elle reposera désormais sur la mobilité et la vitesse. Nous commençons à peine à nous adapter à cette conception nouvelle, et c'est pourquoi nous ne comprenons pas encore ce qu'il y a de fécond dans certaines formules d'art moderne, par exemple le cubisme, qui cherchent à nous donner une représentation vraiment moderne du monde désormais sous le règne de la mobilité et de la vitesse.

Nous ne comprenons pas ces manifestations modernes de la vie et ces aspects nouveaux du monde ; nous ne saisissons pas toute l'importance de cette transformation de la machine qui ne commande plus à l'homme mais que l'homme commande ; nous ne « réalisons » pas ce qu'il y a de capital dans cette évolution nouvelle qui libère complètement l'homme non seulement des forces de la nature, mais encore de ces propres créations, et lui donne sur le monde extérieur une puissance sans limites ; nous ne nous adaptons pas encore à cet état de choses nouveaux, et c'est cette inadaptation qui est la cause du malaise dont nous souffrons.

« Il ne faut donc pas s'étonner si l'homme moderne est hésitant et sans audace. Des obstacles extérieurs lui cachent son nouveau pouvoir, et le rendent aveugle aux magnifiques perspectives qu'il a lui-même ouvertes. Des préjugés le paralysent. Une peur intérieure, causée par les fantômes de son cerveau, l'empêche de marcher. Son âme est affaiblie. Il faudrait crier : « Debout ! Les morts ! » Nous qui ne ressuscitons pas les morts, nous devons commencer par guérir l'homme moderne et montrer à cet enfant malade combien le sol est ferme, combien douces les pentes qui montent vers l'avenir, combien facile le remède à son anémie ! »

Guérir l'homme moderne de son « anémie », de son indécision et de son hésitation, et l'engager, l'aider, le pousser à être résolument moderne, à se faire une âme totale et totalement adaptée à l'époque prodigieuse qu'il est en train de vivre et qui pourrait être si belle et si magnifique, voilà la tâche qui s'impose à tous les esprits conscients.

Il faudrait pour cela aider à l'élaboration d'un nouvel humanisme, un « humanisme intégral », qui donne à l'homme la claire vision de son rôle, de sa force, de son éminente dignité et de sa place dans l'universalité des choses.

L'exemple le plus séduisant de cet homme moderne ayant réalisé ou en train de réaliser la conception de l'humanisme intégral est, d'après M. Strowski, le savant allemand Einstein, cet homme génial au « regard méditatif et limpide, avec un air d'ingénuité, qui aime visiblement la vie pour le plaisir d'être au monde et de penser... »

« Il couve dans son cerveau le plus formidable et le plus audacieux projet qu'un savant puisse concevoir... créer une théorie qui embrasse tous les phénomènes de l'Univers, qui le représente tous, qui les classe tous dans des formules si naturelles et si rigoureuses qu'on ne pourra se refuser à y admirer l'ordre même de l'Univers ».

Nous ne pouvons pas être tous des Einstein, et en attendant que cet homme de génie nous donne une théorie totale du monde en accord avec les besoins du cerveau moderne, suivons le conseil que nous donne l'auteur et soyons résolument des « hommes modernes ».

Oui, mais quand on appartient comme nous à une vieille race figée pendant des siècles dans des traditions millénaires, cette transformation ne peut pas être l'œuvre d'un jour...

PHAM QUYNH

LA FRANCE ET LA NOUVELLE EUROPE (1)

Bien qu'il soit singulièrement hardi, pour un étranger comme moi, de parler à des Français de leur pays, j'ai accepté de venir vous parler de la France, d'essayer de vous décrire ce que, à mon avis, la France représente pour la jeune Europe d'après guerre.

Peut-être me reconnaissez-vous quelque droit à traiter devant vous un pareil sujet. J'appartiens en effet à cette jeune Europe née de la plus terrible conflagration que le monde ait connue, à un de ces Etats nouveaux qui a déployé toutes ses forces et toute son énergie à la construction du monde dans lequel nous vivons et qui est toujours en formation.

D'autre part, comment résister à la tentation, à l'occasion de ce centième anniversaire, de parcourir avec vous les grands paysages historiques du passé de votre pays ?

On affirme souvent — et c'est là un reproche — que les grandes nations ont tendance à se

suffire à elles-mêmes, qu'elles sous-estiment volontiers tout ce qui est étranger, qu'elles se créent un état mental particulier comme si elles existaient seules au monde et étaient l'incarnation de l'humanité. Ce reproche, on l'adresse aussi à la France. C'est un fait qui paraît exact. Mais il est intéressant de remarquer que cette tendance, générale peut-être, s'exprime avec des nuances très différentes suivant le caractère des nations que l'on observe.

Chez les Français, je crois pouvoir l'affirmer, cette tendance revêt une forme différente. L'idée nationale, telle que le peuple français l'a formulée au cours de sa longue histoire tend à se confondre avec l'idée de l'humanité. La France apparaît au Français comme un instrument puissant de progrès placé au service de l'humanité. La philosophie humanitaire telle que l'a conçue la Révolution française en est une admirable illustration.

(1) Lecture faite à l'Académie des Sciences morales et politiques, par M. Edouard Benès, associé étranger, à l'occasion du centième anniversaire de la fondation de l'académie.

Ce n'est que rarement que dans la conscience nationale des Français soit absent cet accent d'universalité humanitaire. Les grandes théories françaises, dans le domaine des sciences morales et politiques, en sont imprégnées. Je voudrais passer rapidement en revue avec vous, bien que ce soit là pour un étranger, je le répète, une entreprise assez audacieuse, quelques-unes des périodes les plus caractéristiques de votre histoire, afin de vous faire mieux saisir le fond de ma pensée.

C'est ainsi que de la moitié du onzième à la moitié du douzième siècle, la France, basant la royauté sur l'idée religieuse, s'identifie à la chrétienté occidentale dans sa lutte contre le monde des infidèles.

Un peu plus tard, les expéditions militaires de Charles VIII et de François 1^{er} en Italie, à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, révèlent à la France la Renaissance et l'humanisme. La France fait sienne cette culture nouvelle et enrichie de cette expérience fait triompher, au cours du seizième, sa propre civilisation. C'est à ce moment semble-t-il, que se forme la conscience nationale française, que se crée véritablement la France. Votre peuple se prépare, au point de vue politique et culturel, à marcher à la tête, des nations européennes, à assumer le rôle que jouèrent tour à tour la Grèce, la Rome antique, l'Italie de la papauté et de la Renaissance. A cette France, si pleine de vitalité et d'élan, le dix-septième siècle apporte la maturité.

A la « brillante époque classique française » succède le siècle des encyclopédistes. Avec la Révolution la France se voit assigner « une nouvelle mission nationale et humaine ». Sous ses divers aspects elle « continue de formuler l'idéal de l'humanité entière ». Les années 1830 et 1848 marquent les étapes de sa mission qui se poursuit sous la troisième République.

L'idée nationale française consiste essentiellement à identifier l'effort français avec la lutte pour le progrès de la science et de la civilisation, avec la réalisation de la liberté morale et sociale ; l'affranchissement de l'influence de l'Eglise sur l'Etat avec la réalisation méthodique de l'indépendance politique du citoyen.

De 1870 à 1914 la tradition nationale n'a pas manqué d'évoluer. De même que la fin du classicisme correspondait avec celle de la classe dont il était l'expression, la désagrégation du romantisme a annoncé « la décroissance de la puissance bourgeoise, au profit de la quatrième classe, les ouvriers, les petits cultivateurs ».

Nous touchons à la fin d'une grande époque, se rattachant à la Révolution française et dont le romantisme a constitué l'aspect littéraire, artistique et intellectuel, et qui, sur

le plan politique et social, se caractérise par le régime bourgeois. Nous sommes à un tournant. Ce n'est pas, il est vrai, la fin de la classe bourgeoise, mais nous assistons aux efforts que font de nouvelles classes pour se frayer un chemin. Ceci se passe au milieu du chaos actuel ; souvent on ne sait pas, on ne comprend pas de quoi il s'agit ni où l'on va. Notre époque n'a pas non plus de style intellectuel, artistique et littéraire unique, qui puisse être considéré comme successeur du classicisme et du romantisme. De là, l'actuelle incertitude politique et sociale, et aussi littéraire, culturelle et morale. De là aussi l'incertitude internationale. Plus de la moitié de l'Europe est en révolution, et cette révolution trahit précisément le désordre, l'incertitude et la crise de l'homme contemporain et de la culture contemporaine, L'Italie, l'Allemagne et la Russie soviétique traversant chacune sa révolution propre, en sont la preuve, aussi bien que les démocraties européennes, qui tentent, dans la mesure de leurs forces, de faire face à la crise et de la résoudre sur le terrain social, politique et moral. Et tous nous nous demandons si nous trouverons une issue.

C'est sous cet aspect qu'il faut, de toute nécessité, considérer le problème de l'homme actuel. Mais tel était déjà celui que se posait l'homme moderne en 1914 ; tel était au fond son état d'esprit, lorsque éclata la grande guerre.

L'évolution de la tradition nationale et de l'idée nationale française s'est révélée également durant les hostilités. Je ne veux pas étudier ici le problème compliqué de la signification de la grande guerre. Il n'est pas juste de la réduire à une formule simpliste, de dire par exemple que la guerre fut le choc des impérialismes économiques de la bourgeoisie contemporaine, ou qu'elle fut la guerre des nationalismes modernes, ou autres choses semblables. Cette guerre eut plus d'une cause, les unes capitales, les autres moins importantes. Mais pour caractériser, en gros, cette guerre, il suffit de préciser les traits principaux de la culture occidentale représentée surtout par la France, mais aussi par l'Angleterre, les États-Unis et l'Italie d'avant guerre, et de les opposer à l'état de civilisation de l'Allemagne d'avant guerre et de ses anciens alliés. C'est là, pour qui veut juger cette guerre du point de vue sociologique, le fait le plus frappant.

Contre la théocratie médiévale, représentée par la papauté, on a vu la Réforme, la Renaissance, les sciences, les arts et la philosophie modernes, qui en sont nés, préparer une grande révolution intellectuelle, politique et sociale, qui fut presque simultanée en Angleterre, en France, en Amérique. Ces révolutions libérèrent l'Etat de la suprématie de l'Eglise,

codifièrent les droits de l'homme et du citoyen, édifiaient des systèmes démocratiques divers, plus ou moins parfaits. La grande Révolution fut suivie de toute une série de révolutions moindres, surtout dans l'Europe occidentale, qui, grâce à ces luttes, parvint à une phase toute nouvelle de son évolution ; ces révolutions détruisirent le régime antérieur fondé sur l'autorité de l'Eglise, sur l'absolutisme et sur la caste aristocratique. La grande Révolution a proclamé l'idéal de l'humanité et de la démocratie, le respect d'homme à homme, de nation à nation, sur la base des principes du droit naturel. En même temps, la culture des hautes classes s'étendait au peuple, et l'on vit naître la foi dans le progrès social et moral, la foi dans la fraternisation de l'humanité et dans une paix durable entre les nations.

C'était là ce que représentait l'Europe occidentale, lorsqu'elle entra en guerre. C'était aussi l'idéal de la culture française, l'idée nationale française telle que son évolution historique l'avait donnée à la France. C'était aussi, du reste la synthèse des buts nationaux et culturels de la troisième République.

Les Etats de l'Europe centrale avant la guerre n'avaient pas connu la grande Révolution : ce n'étaient pas des démocraties, ils n'avaient sur aucun terrain politique, social, intellectuel, ni moral, réalisé l'idéal de l'humanité ; ils vivaient généralement sous l'influence de l'Eglise, sous l'autorité de la dynastie et de l'aristocratie, et n'avaient rien, dans leur histoire, qui pût se comparer aux révolutions anglaise, américaine ou française. La grande guerre dans ses manifestations, dans sa signification et dans ses conséquences, a été, essentiellement, un choc entre ces deux mondes et une lutte pour la civilisation occidentale, dont le représentant le plus caractéristique à cet égard était la France de la troisième République.

L'Europe occidentale a gagné la guerre : elle l'a gagnée matériellement et moralement. L'Europe centrale et orientale a beaucoup souffert de la défaite, matériellement et moralement et, en conséquence, elle traverse aujourd'hui une pénible crise, semblable à celle qu'ont traversée, il y a un siècle et demi, l'Europe occidentale et l'Amérique. Ainsi, dans la guerre, la France de la troisième République n'a fait que continuer son évolution : elle est restée fidèle à sa tradition. Elle n'a pu cependant échapper aux autres conséquences de la guerre ; elle n'a pu empêcher, notamment, que les immenses changements survenus pendant et après la guerre ne reposassent le problème de savoir quelle est et quelle sera sa place en Europe, après la guerre, et quelle sera cette place lorsque le problème de la nouvelle Italie, de la nouvelle Russie, de la nouvelle Allemagne et de nouveaux Etats de l'Europe centrale sera résolu.

On dit souvent que l'état d'esprit trouble de l'homme contemporain et tout ce qui, sur le terrain politique, moral ou social se passe aujourd'hui autour de nous, sont surtout, voire uniquement, les produits de la grande guerre et de ses suites. C'est inexact. Les véritables causes de l'état d'esprit de l'homme d'après guerre et du trouble social actuel remontent beaucoup plus avant, dans les dix-neuvième et dix-huitième siècles ; la guerre a éclaté au moment où matériellement et moralement l'évolution psychologique de l'homme moderne était déjà achevée. *La guerre n'a fait que préciser celle-ci et, par certaines de ses conséquences, y mettre le point final.*

Il est vrai que la guerre a été une si grande calamité, et a exercé une si profonde influence sur la vie de l'individu, de la famille, de la commune et de l'Etat, qu'elle a, par le seul fait de sa présence, formé nécessairement d'une certaine façon l'esprit de toute une génération, préparé par la décadence du classicisme, la dislocation du romantisme, l'avènement et le début de décadence de la culture bourgeoise, ainsi que par les efforts de la quatrième classe pour participer à la vie sociale, morale et culturelle contemporaine. La guerre a donc contribué à former l'esprit de la génération dans le sens indiqué plus haut ; elle a augmenté dans l'esprit de notre génération l'incertitude, l'inquiétude, le désordre, la division, la nervosité et la peur ; elle a fait prendre conscience des grands et profonds changements qui sont en train de se produire dans la civilisation européenne.

Un grand fait domine, en effet, complètement la mentalité de l'homme d'après-guerre : *la conscience de grands changements de toute sorte par rapport à l'état d'avant guerre.* La guerre a mis en mouvement toutes les institutions et tous les règlements existants ; les uns ont été bouleversés, d'autres, nombreux, entièrement détruits ; d'autres tout nouveaux ont surgi ; d'autres enfin ont été changés au point de devenir méconnaissables, et *cette transformation dure encore aujourd'hui.* Nous sommes loin d'être au terme, chacun en a conscience. Et de là viennent précisément cette inquiétude, cette peur, ce trouble, cette angoisse et cette crise.

D'abord les changements politiques. La guerre a détruit quatre grands empires : l'Autriche-Hongrie a complètement disparu de la carte ; la Turquie n'existe plus en tant qu'empire et grande puissance, et elle a accompli chez elle une profonde transformation politique, sociale et culturelle ; l'Allemagne a traversé une révolution politique, elle a changé de régime et se débat depuis des années dans une pénible crise économique, sociale et morale.

La Russie a été affaiblie, elle a réalisé une immense révolution politico-sociale qui dure encore, elle est le foyer de nouvelles luttes, théories, idéals et tentatives étranges. De plus, la guerre a fait apparaître au monde entier les Etats-Unis d'Amérique dans toute leur force et leur puissance, que bien peu de gens soupçonnaient avant la guerre. L'Asie, à la suite de la guerre, est parvenue à un stade nouveau de son évolution, et elle tend, à certains égards, à s'opposer à l'Europe.

Mais c'est l'Europe qui s'est transformée le plus profondément à la suite de la guerre : une série de nouveaux Etats sont nés, presque exclusivement républicains ; de nombreuses dynasties se sont écroulées ; plusieurs Etats ont été le théâtre de tentatives de restauration monarchique, de crises dynastiques, de révolutions intérieures, d'essais de « putsch », ou de révolution bolcheviste. On a assisté à des luttes intérieures, souvent violentes, et la plupart du temps poursuivies par des moyens illégaux. Les Eglises, surtout la catholique et l'orthodoxe, ont beaucoup perdu de leur influence en tant que puissances politiques.

Au point de vue économique, le monde — et surtout l'Europe — a vécu après la guerre dans un état de crise presque continuelle, sauf une période de prospérité relative dans les années 1923-1928. La guerre a complètement changé la fonction de l'Etat, surtout dans le domaine économique ; dans tous les pays se livre actuellement une lutte acharnée pour ou contre l'étatisme économique. L'unification du monde, préparée par la civilisation industrielle et bourgeoise, a été troublée par la guerre, mais dès après la guerre on a senti mieux que jamais combien cette unification était inéluctable : on a senti qu'il fallait de nouveau tenter de la réaliser. Au point de vue financier, même tableau ; tout est en mouvement. Les systèmes financiers des divers Etats s'écroulaient pour la plupart, leurs monnaies tombaient les unes après les autres, l'inflation et la déflation se succédaient ; plusieurs Etats ont même fait faillite à diverses reprises ; en même temps, de nouvelles fortunes sont apparues, les biens et l'argent ont passé d'individu à individu, de classe à classe. Ce furent, pour la plupart, de petites révolutions financières.

Enfin apparaissent les conséquences sociales de ces grands changements et de ces révolutions soit politiques, soit économique-financières ; dans toute une série d'Etats, surtout en Europe centrale et orientale le renversement des dynasties, des aristocraties de naissance, de la vieille caste militaire et de la caste de l'aristocratie bureaucratique, la suppression des privilèges sociaux des hautes classes, et surtout la ruine de l'autorité politique et sociale de la classe ecclésiastique, la disparition des

grandes propriétés foncières par les réformes agraires, tout cela est la conséquence de l'introduction du système de la démocratie humaine moderne à la place de l'ancien système monarchique, aristocratique et théocratique (dynasties, aristocraties et hiérarchies ecclésiastiques de droit divin).

Le système politique de la démocratie entraîne, comme conséquence de la guerre, la *pleine participation de la quatrième classe, des ouvriers*, et, dans quelques Etats, d'un nouvel élément actif, la *classe de petits et des moyens cultivateurs*, à la vie politique, sociale et économique, au pouvoir politique même. La structure sociale d'un grand nombre d'Etats et de nations s'en trouve changée de fond en comble. Les partis socialistes participent à la vie politique et à la vie de l'Etat ; parfois des gouvernements purement socialistes arrivent au pouvoir ; ailleurs se forment des coalitions gouvernementales durables avec la collaboration de la quatrième classe. La social-démocratie d'avant-guerre, surtout à cause de certaines erreurs de théorie ou de pratique qu'elle a commises, traverse une crise ; le communisme de 1848 et de la Commune de Paris de 1870 renaît de ses cendres et s'efforce de réaliser complètement les théories de Marx ; en Russie, même, le marxisme transforme en léninisme triomphe et fait la retentissante expérience d'un Etat communiste, sur qui le reste du monde aurait ensuite à se modeler.

Une guerre aussi gigantesque, aux conséquences si lointaines, et qui, par les traités de paix, a si profondément taillé dans la constitution politique du monde, ne pouvait demeurer à l'état de chapitre s'achevant sur la signature de l'armistice, puis de la paix. Ce chapitre s'est allongé et s'allonge encore par des voies différentes, qui ne sont plus le conflit sanglant. La guerre a causé tant de changements et posé tant de nouveaux problèmes délicats, que toute notre génération s'en occupera longtemps, pour les résoudre ou pour les discuter. Chacun de nous se demande si la nouvelle organisation du monde se maintiendra, si elle ne sera pas renversée par une réaction politique et sociale, par des luttes internationales et des discordes entre Etats ou entre nations, nations et Etats dont quelques-uns traversent présentement la plus grande révolution de leur histoire. Les nouvelles générations et les nouvelles classes dirigeantes seront-elles à même de conserver la nouvelle organisation, de résoudre les problèmes, et de tirer le monde du chaos de l'après-guerre pour le consolider ? Seront-elles surtout à même de conserver la paix et d'empêcher la guerre ?

Enfin — dernière question, — sera-t-il possible d'arrêter la force déchaînée des idées et des principes de la démocratie politique et sociale,

et le monde actuel saura-t-il s'en rendre maître et la diriger ? L'Europe ne sera-t-elle pas précipitée dans d'autres luttes sociales, dans des révolutions comme celles que le parti communiste s'efforce de provoquer chez certains Etats, et semblables à celle qu'il a réussi à réaliser en Russie ? N'est-ce pas là le danger le plus grand qui menace l'Europe ? La guerre ! La révolution ! C'est, au fond, le cri le plus fort de la période troublée actuelle, cri sourd, le plus souvent étouffé, mais d'autant plus fortement perçu intérieurement, comme une terreur s'emparant du cœur des gens qui réfléchissent.

Quelles transformations ! Quels bouleversements ! La Révolution française, avec toutes ses conséquences intérieures et extérieures, n'a pas eu une influence plus profonde ! La génération actuelle reste devant tout cela dans l'embarras, d'autant plus qu'intellectuellement et moralement elle est dans un état d'incertitude, de division et de nervosité, en lutte avec son propre « moi ». Tous ces grands changements politiques, sociaux et économiques, n'ont fait que confirmer l'homme moderne dans sa psychologie, dans son état d'esprit de subjectivisme maladif si parfaitement préparé par les deux derniers siècles. Qui est et doit être, dans cette extrémité, le rôle des hommes d'Etat de notre époque ? Quel doit être, surtout, le rôle de la France actuelle devant cette situation de l'Europe et du monde ?

Je voudrais maintenant dire quelques mots sur ce propos. La vieille organisation médiévale, qui se fondait sur l'autorité de l'Eglise, sur l'absolutisme et la séparation des classes, a disparu. L'idéal de la Révolution de 1789 a inspiré les constructeurs d'un monde nouveau, appuyé sur la bourgeoisie ; on a essayé de fonder ce monde sur l'autorité de cette « raison » d'où fut tiré tout le système de la démocratie, de l'idéal d'humanité et de paix internationale. Mais, dans la dernière période, la révolte contre la raison et le triomphe de la passion, de l'analyse psychologique, de l'instinct national et racial, du mysticisme social et de classe ont rejeté le monde dans la révolution et créé la personnalité actuelle de l'homme moderne ; mécontent, divisé, inquiet et incertain, possédé par le subjectivisme maladif et par un titanisme ridiculement exagéré. La guerre a renforcé cet état d'esprit, et surtout cette opinion d'a-

près laquelle tout se meut, tout change ; il n'y a rien de solide, de durable, de définitif. Le relativisme triomphe en tout : toute espèce d'absolu a disparu. Il suffit de jeter les yeux sur l'Europe contemporaine pour voir dans quelles nations ou quels Etats se livre cette lutte ou cette révolte de la passion ; de l'instinct et du mysticisme collectif contre la raison, c'est-à-dire la lutte entre les idées de la Révolution en Europe occidentale (1789) et celles de la révolution antidémocratique du reste de l'Europe.

En Europe, la France est demeurée calme ; elle a gardé son équilibre, selon sa tradition nationale, en laquelle il semble qu'elle veuille persévérer à tout prix. Elle persévère en ce qui caractérise d'une façon si nette toute son évolution historique. La France reste en équilibre ; sa structure sociale, la répartition économique des villes et des campagnes, de l'industrie et de l'agriculture, ses institutions politiques fonctionnant normalement, sa force morale interne et sa santé montrent que c'est là une nation où ni l'instinct ni la passion, ni le mysticisme de race ou de classe n'ont pu abattre la raison ; une nation où la raison, encore, aujourd'hui, gouverne les forces déchainées de la personnalité animale de l'homme d'après-guerre. Et cependant, la troisième République a toujours les yeux fixés sur ses anciennes traditions, l'idéal de la Grande Révolution est toujours vivant ; la République se souvient encore de sa mission historique antérieure. Est-ce une preuve de santé ou un signe de décadence ? Qui a raison, l'instinctivisme oriental ou le rationalisme de l'Occident et de la France, l'empirisme pratique de l'Angleterre et le robuste bon sens politique de la Belgique, de la Hollande, de la Suisse et des pays scandinaves ? Faut-il croire Oswald Spengler et son *Crépuscule de l'Occident*, ainsi que tout le mysticisme d'après-guerre, avec son culte de la passion et du sentiment, ou son culte de la force et de ce qu'on appelle l'« acte » libérateur du titanisme national et racial et de l'absolutisme politique, lequel sent bien quelles grandes choses se passent, et cherche à les faire tourner à son profit, mais sans parvenir à les analyser correctement et à pénétrer jusqu'à leur essence intellectuelle et morale véritable ? Ou bien les démocraties de l'Europe occidentale résisteront-elles, en s'adaptant

tant à notre époque et se réformant elles-mêmes intérieurement ? Car, faute de se réformer, elles non plus, à mon sens, ne pourront pas résister.

Pendant un siècle entier, la France s'est considérée, et a été regardée par l'Europe, comme la dépositaire de l'idéal révolutionnaire, proclamé idéal de l'humanité tout entière et acceptable, en tant que norme, par l'humanité tout entière. Quelle est la position de cette France d'après-guerre, ce pays de mesure, d'équilibre et de pondération, aujourd'hui que la révolution s'est transportée dans d'autres parties de l'Europe et que l'on soutient en Russie, en Allemagne et en Italie que la France est un pays de conservatisme, de traditionalisme figé, un pays de réaction ou de *statu quo* ?

La Russie est aujourd'hui le point de mire de ceux qui attendent du radicalisme extrême de gauche la solution des problèmes les plus brûlants de ce temps. D'autres cherchent leurs modèles dans les théories de l'Etat autoritaire et corporatif, tel que s'efforce de le réaliser le fascisme italien, et quelques-uns même supposent que c'est l'Allemagne qui bâtira les fondations de la nouvelle Europe, qui seront la combinaison de la vieille discipline militaire prussienne avec l'idéal collectif de l'hitlérisme apprivoisé. On proclame vieille la philosophie du dix-neuvième siècle, l'idéal de la démocratie et l'idéologie de 1789 sont considérés comme ébranlés par l'expérience politique d'avant la guerre et surtout par celle de la guerre et de l'après guerre. On parle de la crise de la démocratie, de la crise du parlementarisme ; on rejette absolument l'idéologie internationale humanitaire et pacifiste, et la solidarité humaine, on parle de l'échec des théories socialistes, c'est-à-dire de tout ce qui est l'héritage de la grande Révolution rationaliste, humanitaire et cosmopolite. Et à la place de tout cela s'élèvent deux extrémismes : l'extrémisme de la révolution communiste russe et celui de la révolution raciste du fascisme et de l'hitlérisme.

Contre le rationalisme cartésien de la Grande Révolution se dressent l'instinct et la passion de l'homme moderne aux idées troublées ; contre l'égalité démocratique du citoyen conscient qui, conduit par des motifs de raison, travaille avec les autres au salut de l'Etat et de la na-

tion se dresse la mystique de la collectivité, où l'individu est réduit à l'état d'instrument destiné à atteindre le but mystique de la race (on l'a imbu de son rôle par une éducation suggestives de ses sentiments et de ses passions) ; enfin contre l'humanitarisme cosmopolite, le principe de la lutte et de l'expansion d'une nation donnée ou d'une certaine classe sociale. *Il s'agit vraiment d'une nouvelle révolution.* L'homme de l'ancien régime, l'homme d'avant la Révolution, l'homme de l'époque classique a été révolutionné au nom du rationalisme cartésien ; l'homme du dix-neuvième siècle, qui a traversé l'époque du romantisme et de l'individualisme éclairé, et qui accorde une très grande valeur à son « moi », mais qui connut aussi les luttes menées par les dernières classes pour l'égalité sociale, et qui assista au commencement d'ascension du quatrième Etat en Europe, se trouve à un carrefour. Il est embarrassé, il ne sait que faire. Les courants intellectuels exprimés par le romantisme, par le symbolisme, par le psychologisme moderne en général, en commençant par les romans réalistes, de Dostoïevski pour finir par le futurisme, le dadaïsme et le surréalisme, ont tous contribué à amener l'homme actuel à ce stade de son état mental. L'irréligiosité moderne et la décadence des diverses Eglises ont précipité cette évolution. La guerre a renforcé cette situation et en a fait une maladie à laquelle sont aujourd'hui en proie des nations entières. Il est vrai qu'un grand combat se livre pour l'évolution pratique de la politique italienne, allemande et russe d'un côté, et pour celle de la politique française, anglaise, belge, hollandaise et scandinave de l'autre ; un combat pour l'évolution des institutions sociales et de l'économie de l'Europe occidentale et d'une grande partie du monde ; mais en réalité, *c'est une lutte pour la formation de l'Européen moderne en général.* Sera-ce le traditionnel rationalisme et intellectualisme français qui prendra le dessus, ou bien le monde passera-t-il définitivement dans le domaine de l'instinct, de la sensualité, de la passion et de la révolte sentimentale ?

La Grande Révolution fut une révolte de la raison. C'est pourquoi la révolution put être arrêtée sans que l'on perdît ce qui en elle avait une véritable valeur. Les révolutions russe, allemande et italienne sont des révoltes du

sentiment et de la passion, de l'instinct et d'une sensibilité exacerbée ; celles-là ne se laisseront pas aisément arrêter : elles n'auront pas de régulateur, puisque seule la raison peut en faire l'office. Cette révolution sera-t-elle capable de créer un monde intellectuel et une organisation qui dominent l'Europe pendant des siècles, comme l'a fait la révolution occidentale, ou bien l'Europe restera-t-elle fidèle à sa tradition et acceptera-t-elle de nouveau les enseignements de l'empirique Angleterre et de la France rationaliste, — cette France qui sut réussir à concilier merveilleusement son traditionalisme avec l'esprit de la Révolution, parce que, précisément, l'esprit de la Révolution, étant demeuré rationaliste, s'est trouvé forcément constructeur !

C'est la question qui se pose aujourd'hui à tout homme qui pense, dans l'Europe d'après-guerre. La passion et le sentiment sans la raison n'ont jamais été constructeurs. Nous voyons combien l'on en a conscience dans la France d'aujourd'hui et combien dans la critique de la philosophie de Bergson, par exemple, on cherche, à juste titre, l'alliance de l'intelligence avec une dose nécessaire d'intuition, alliance dans laquelle l'intelligence conserverait la première place, et comment le duel célèbre et caractéristique en France, du classicisme et du romantisme, cesse pour faire place à une synthèse du cœur et de la raison chez l'homme moderne. Comprendre cela, le penser jusqu'au bout, mener la lutte jusqu'à ses dernières conséquences et la soutenir sur tous les terrains — intellectuel, moral, littéraire, artistique, politique, social et économique, — c'est reprendre la direction de l'Europe et re-devenir le dépositaire d'un idéal de toute l'humanité. C'est résoudre la crise de l'homme d'après-guerre et préparer la guérison de tout ce dont souffre l'Europe d'après-guerre.

C'est avant tout comprendre, du point de vue de la philosophie de l'histoire, quel est le problème de notre époque, c'est prendre conscience de ce fait que nous avons le devoir de le résoudre, pour nous-mêmes et pour le reste du monde ; qu'il faut trouver le courage d'aller, sans compromis, la tête haute, comme ce fut toujours le cas dans l'histoire de la France, d'aller au but que le génie national, une grande époque et de grands devoirs, imposent à une grande nation telle que la France.

Sur le plan philosophique et sur le plan moral, c'est trouver la synthèse du rationalisme et de l'intuitivisme, de l'objectivisme et du subjectivisme, et résoudre ainsi le problème posé par le subjectivisme exagéré, maladif, de l'homme moderne, sur le plan littéraire et artistique, c'est résoudre enfin et définitivement la querelle du classicisme et du romantisme et à la place du psychologisme moderne, de l'esthéticisme et de l'illusionisme littéraire et artistique, donner, à notre époque, un style, une idée artistique et littéraire et, par là, une unité répondant aux valeurs morales, politiques et sociales qui prennent forme dans la nouvelle conception de la société et de l'Etat. Sur le plan social et économique, c'est préparer le nouveau stade d'évolution, où le quatrième Etat recevra sa place définitive et le préparer en modifiant, suivant les besoins, la structure sociale et économique de notre nouvelle société ; sur le plan politique, c'est s'efforcer de résoudre la crise de la démocratie, du parlementarisme, du pacifisme et de la solidarité internationale, non seulement en ayant égard à certaines critiques justifiées qu'on leur adresse aujourd'hui, ainsi qu'à tel ou tel point faible des principes de 1789, mais aussi en sachant bien qu'il s'agit véritablement de bâtir, sur la base de la démocratie actuelle, une nouvelle société, où la nouvelle classe doit également jouer son rôle politique, et où il faudra créer une nouvelle autorité sociale dans la nation et une nouvelle autorité internationale.

A mon sens, le traditionnel rationalisme occidental gagnera la partie contre l'intuitivisme oriental. Il est vrai qu'il devra soumettre à une nouvelle critique certains des principes de 1789 et reviser les institutions actuelles, s'il en est besoin, de même qu'il devra faire droit, courageusement, aux revendications légitimes du quatrième Etat. Et, lorsque, dans les problèmes internationaux, son point de vue représentera un degré supérieur de culture humaine, il devra faire preuve de courage et ne reculer dans aucun cas, alors que sur d'autres points il cherchera des compromis raisonnables. Et, ainsi, il fondera la nouvelle culture de toute l'Europe d'après-guerre.

C'est ainsi que je vois, dans ses grands traits, tout le problème européen et la mission de la France d'aujourd'hui. La France s'est attaquée

déjà à plus d'une de ces tâches, surtout sur le terrain international : Genève, Société des nations, idée de Fédération européenne, lutte pour la sécurité et la paix européenne, en sont de beaux exemples. Elle soutient ces idéals, même si cela ne réussit pas toujours. A l'intérieur, elle étudie et s'efforce également de résoudre ces problèmes. L'espoir des petites nations européennes, l'espoir de la jeune Europe se tourne vers la France, car elle est persuadée que même dans cette période critique de l'après guerre la France sera, comme elle le fut déjà, une institutrice grande, désintéressée, et qu'elle aura un grand rôle dans l'évolution de l'Europe. Je ne crois pas exagérer en disant que toutes les petites nations européennes doivent avoir les yeux fixés sur la France et sur Paris, sans pour cela oublier les autres grandes nations européennes, ni imiter tout ce qui se fait en France sans discernement d'opportunité ou de convenance. Et s'il en est ainsi, c'est simplement parce que la France, avec l'Angleterre, est seule à avoir gardé son équilibre, et parce que son évolution, après la guerre, est restée constamment normale, malgré les secousses qui ont ébranlé l'Europe. C'est elle qui montrera à l'Europe la vraie voie vers l'avenir.

Pardonnez-moi si j'ai parlé trop longtemps. Cet exposé risquerait de témoigner d'un manque de modestie vis-à-vis des Français, n'était-ce qu'il présente simplement les réflexions d'un ami de la France, qui, pour elle et pour le monde, souhaite qu'elle ne perde rien de sa gloire historique et de sa puissance : d'un

homme convaincu qu'elle a encore beaucoup à dire à l'Europe et au monde. Ce sont les réflexions d'un homme politique qui a vu, avant la guerre, pendant la guerre et après la guerre ce qu'était la France pour le monde, pour l'Europe et pour sa propre patrie. Ce sont les réflexions d'un observateur qui, comme professeur de philosophie et de sociologie, s'est efforcé de pénétrer profondément les problèmes de nos jours troublés, et de comprendre de quoi souffre le monde et comment il pourrait guérir. Ce sont enfin les réflexions d'un homme politique soucieux de résultats concrets, et qui a toujours cru que la politique est une grande science et un grand art où les dilettantes n'atteignent jamais au véritable succès, parce qu'ils ne savent pas pénétrer jusqu'au cœur des problèmes et ne voient pas que toute politique heureuse doit reposer sur une solide base scientifique, sur une solide doctrine philosophique et sur une grande foi dans la mission morale de l'homme et de la nation. Et c'est précisément là ce qui justifie l'existence de l'Académie des sciences morales et politiques.

Je me suis permis de parler ainsi parce que je sais que mes paroles seront comprises telles qu'elles ont été pensées : comme l'acte de foi d'un homme qui croit à la grande mission de la France et à son grand avenir, car il connaît ses grandes ressources intellectuelles, morales et matérielles et croit à la vérité, à l'honnêteté et à la fraternité humaine.

EDOUARD BENÈS

